

Élise Fontenaille

Du même auteur au Rouergue :

Chasseur d'orages – 2009, roman doAdo.

Un koala sur la tête – 2009, roman dacOdac.

La reine des chats – 2010, roman ZigZag (ill. Céline Le Gouail).

Et aussi :

Unica – 2007, roman, Editions Stock (Grand prix de la SF 2008, Prix Rosny).

Les Disparues de Vancouver – 2010, roman, Éditions Grasset.

La Cérémonie d'hiver

doAdo
NOIR
AU ROUERQUE

Merci à Gaspard Buffet,
pour ses lectures sagaces.

Merci à Claude Lévi-Strauss,
pour nous avoir appris à regarder l'Autre
et à recueillir ses récits.

À Harriett Nahanee,
au clan des Aigles,
aux filles à moto,
aux Gwaii Haanas.

À Gaspard et Rémi.

La Cérémonie

Stanley Park, une friche enneigée, la nuit : une fille danse devant un feu. À part quelques sans-abri qui campent sous des bâches, de l'autre côté de la route, personne ne vient dans cette partie du parc, surtout en hiver... C'est trop loin de tout, loin de l'océan, des aires de jeu des enfants, du chemin des joggers et des cyclistes... Un pan de forêt sauvage en pleine ville, un fouillis d'arbres à ciguë et de cèdres géants.

Elle n'a pas peur, la fille, toute seule dans la forêt, la nuit, par ce froid coupant ? À la merci d'un rôdeur... Il y a des gens bizarres dans les parcs à Vancouver ces temps-ci.

Non, elle n'a pas peur.

D'ailleurs, elle n'est pas seule : quelqu'un veille sur elle. Quelqu'un ou quelque chose : une présence.

Petite et fine, presque maigre, elle porte un jean usé jusqu'à la trame, des santiags en serpent bleu achetées dix dollars à Supervalu, un gros pull kaki récupéré aux surplus de l'armée, un blouson de cuir noir éraflé, trop grand pour elle, où les flocons s'accrochent un instant, avant de se muer en gouttes... Des larmes froides coulent sur le cuir noir.

C'est rare qu'il neige à Vancouver, encore plus que la neige tienne, ça n'était pas arrivé depuis vingt-cinq ans : Stanley Park en noir et blanc. Eden n'avait jamais vu ça encore.

Cette nuit, la lune fait des taches livides dans le parc, la forêt résonne de craquements et de cris.

Les cris, la fille s'en fiche, elle ne tremble ni de peur ni de froid : le feu la protège.

Plaqué contre son visage, un masque en bois coloré.

Elle le tient à deux mains, son corps arc-bouté : une tête d'aigle noir et bleu, un grand bec recourbé.

Les flammes sont hautes, elle danse autour du feu, chante à mi-voix, des paroles qu'elle ne comprend pas.

Ce chant, c'est Violet qui le lui a appris, c'est elle qu'Eden invoque cette nuit.

Violet, morte en prison... Pour Eden : assassinée.

Ces morts-là sont les plus féroces...

Leur colère leur survit, elle ne s'apaise qu'une fois la vengeance accomplie.

Eden se tourne vers les arbres, actionne un mécanisme, fait volte-face : le masque s'ouvre, se déploie autour d'un nouveau visage en bois ; une tête de femme courroucée, entourée de spectres grimaçants.

Son public : un aigle, posé sur le guidon d'une Honda, à l'abri d'un cèdre. L'aigle regarde la fille avec attention, ses yeux clignent.

Une femelle, haute, large, ses serres imposantes crispées sur le guidon... On sent qu'elle a l'habitude de se tenir là : elle est à l'aise, stable, dans son élément. Elle non plus, ne tremble pas.

Chez les aigles, ce sont les femelles qui dominent : plus grandes, plus fortes... Ce sont elles qui chassent.

Les mâles sont plus petits, ils ne font pas le poids à côté.

Sky pèse tout de même ses seize livres... Une force de la nature, même parmi les aigles d'ici. Rien

qu'avec ses serres, elle briserait un crâne, sans parler de son bec : un poignard.

Le masque de la femme-aigle, il est dans la tribu d'Eden depuis sept générations, il en a vu : splendeurs et misères d'une tribu indienne. On le porte en hiver, quand on veut parler avec les esprits... Une fois la cérémonie accomplie, si tout se passe bien, le danseur reçoit la force du défunt qu'il a invoqué.

La Cérémonie d'Hiver : le plus puissant des rituels haïdas¹.

Les tribus d'antan ont disparu, mais les rites restent...

Fatiguée de tenir le masque à bout de bras, Eden ôte sa tête de bois, on voit son visage.

Pommettes larges, yeux étirés vers les tempes, longs cheveux noirs, roulés en chignon...

Un air vaguement asiatique, comme la plupart des Indiens d'ici, un visage qui ressemble lui-même à un masque.

Elle prend une bière dans un pack, la décapsule et la boit, s'essuie la bouche du revers de la main, balance la bouteille dans les buissons.

¹ Tribu indienne établie au nord de Vancouver, le long du Pacifique, décimée par l'alcool et les épidémies ; célèbre jadis pour la splendeur de ses masques, de ses totems, et la férocité de ses guerriers.

Sur son visage lisse, un seul ornement, un ovale de nacre incrusté entre la lèvre inférieure et le menton : un labret, comme en portaient autrefois les femmes haïdas.

C'est assez gracieux, plus qu'un piercing en tout cas, cela fait comme un petit miroir, le reflet des flammes y joue.

Le jour va bientôt se lever, il est temps de partir.

Avec une branche, elle disperse les braises, glisse le masque dans un sac, range le sac dans le coffre de la moto, enfile son casque, démarre. Sky la suit d'en haut, elle connaît le trajet par cœur... Eden roule à travers la forêt : sillon sombre tracé sur du blanc.

Elle rejoint le Lions Gate Bridge, file jusqu'à la réserve numéro 7, toute proche, de l'autre côté du pont, la plus petite réserve indienne de Vancouver, la mieux tenue, là où elle vit. Elle passe devant un grand arbre nu où sont accrochées des dizaines de baskets, pendues aux branches par les lacets, qui se balancent dans le vent nocturne, couvertes de givre sous l'éclat argenté de la lune.

À la réserve, il n'y a pas d'éclairage public.

À côté oui, dans les rues avoisinantes, autour des maisons des Blancs... Ici, la lune suffit.

D'un coup, on est dans un autre pays, l'arbre aux baskets marque l'entrée. Ici, les chiens dorment

dehors, il n'y a ni jardin ni muret, juste un carré de terre.

Des maisons en bois brut, sans ornement, sauf quelques frontons peints en rouge et noir : une orque, un aigle, un castor... Le clan de ceux qui y vivent.

Au bout de la rue, un totem inachevé, un tronc juste équarri, un profil d'aigle esquissé... À quoi bon finir ?

Un peu à l'écart des maisons, des amoncellements : un tas de carcasses de vélos, quatre ou cinq fauteuils déglingués, couverts de neige, des bûches en vrac... Ça fait désordre, rien à voir avec les maisons des Blancs, propres, de l'autre côté de la rue, avec leurs rideaux brodés aux fenêtres, les bibelots exposés au regard, le tas de bois bien rangé...

Une rue, deux univers.

Au milieu des maisons de la réserve, deux tours incongrues : les Plaza Towers.

Hautes comme le ciel, massives, elles ressemblent à deux immenses épis de maïs sombres.

Chaque grain est un balcon arrondi, en surplomb ; de là-haut, on voit l'océan Pacifique, Stanley Park, le Lions Gate Bridge...

Eden vit tout en haut, au 23^e étage, le dernier, avec Sky.

Elle dort dans le living, sous un tas de couvertures rouge foncé, siglées Air Canada... La porte-fenêtre est toujours ouverte, même en hiver : Sky a fait son nid sur le balcon.